

Histoire, Genre et Migration
(Mondes atlantiques, XIX^e et XX^e siècles)
(EHESS)
Ecole Normale Supérieure
27-29 mars 2006

Patrick Farges
CRIA
Université de Bourgogne

« *Nous les Camp Boys* » :
Constructions de la masculinité dans les récits des « réfugiés
internés » au Canada
(1933-2003)

Dans ses mémoires, Alfred Bader – né à Vienne en 1924 dans une famille de la bourgeoisie juive – se souvient précisément du jour où des policiers britanniques, les fameux « *Bobbies* », sont venus le chercher à Londres pour l'arrêter en tant que « ressortissant d'un pays ennemi » (*enemy alien*) :

Le dimanche 12 mai [1940], deux semaines jour pour jour après mon anniversaire, fut mémorable pour deux raisons. A 11h du matin, pendant la pause de l'École hébraïque attenante à la synagogue de *Middle Street*, je demandai pour la première fois de ma vie à une fille de sortir avec moi, et elle accepta. Dix minutes plus tard, deux inspecteurs m'arrêtaient, me conduisaient chez moi pour que je prenne quelques affaires et une brosse à dent, puis m'emmenaient dans un centre de détention situé dans l'hippodrome de Brighton.

Sunday, May 12 [1940], exactly two weeks after my birthday, was memorable for two events. At 11 am, during the break in Hebrew school at the Middle Street synagogue, I asked a girl for the first date in my life and she accepted. Ten minutes later, two detectives picked me up, drove me home to collect some clothes and a toothbrush and took me to a detention center on the Brighton racecourse¹.

La Grande-Bretagne, ce pays que de nombreux exilés considéraient comme une véritable terre d'asile, ce pays qui avait notamment organisé l'évasion de milliers

¹ Alfred Bader, *Adventures of a Chemist Collector*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1995, p. 25.

d'enfants juifs allemands et autrichiens par l'intermédiaire du « *Kindertransport* »² – ce même « grand pays » se retournait soudain contre ceux qu'il avait accueillis, prenant de court les familles qui s'étaient enfin crues en sécurité. Non seulement cette « Grande »-Bretagne les a trahis, mais elle s'est de surcroît débarrassée d'un certain nombre d'entre eux – des hommes uniquement –, les déportant dans les *Dominions* : Australie et Canada.

La migration forcée due à la mise en place du régime nazi en Allemagne et à son extension en Europe a conduit environ 5000 à 6000 personnes de langue allemande, menacées en raison de leur appartenance raciale, religieuse ou politique, à trouver refuge au Canada. Cette translation géographique, culturelle et sociale est couramment appelée « exil ». Après avoir longtemps privilégié les personnalités culturelles et politiques, les études sur l'exil « *Exilforschung* » ou « *Exile Studies* » – se sont depuis plus d'une dizaine d'années recentrées sur « l'exil des gens ordinaires »³ et sur l'histoire du quotidien de ces migrants. La présente communication s'inscrit dans le cadre d'une analyse micro-historique de l'acculturation au Canada de ces exilés, c'est-à-dire sur l'adaptation de normes, valeurs et pratiques culturelles entraînée par la migration⁴.

² Cf. Wolfgang Benz, Claudia Curio & Andrea Hammel (dir.), *Die Kindertransporte 1938/39 – Rettung und Integration*, Francfort/M., Fischer Taschenbuch Verlag, 2003 ; Rebekka Göpfert, *Der jüdische Kindertransport von Deutschland nach England 1938/1939*, Francfort/M., Campus, 1999 ; Mark J. Harris & Deborah Oppenheimer (dir.), *Into the Arms of Strangers – Stories of the Kindertransport*, Londres, Bloomsbury Publishing, 2000.

³ Il s'agit de la traduction du titre de l'ouvrage programmatique, centré sur l'histoire du quotidien des exilés et dirigé par l'historien allemand Wolfgang Benz (*Das Exil der kleinen Leute. Alltagserfahrungen deutscher Juden in der Emigration*, Munich, Beck, 1991).

⁴ Ce travail de recherche fait l'objet d'une thèse de doctorat dirigée par Michael Werner, directeur d'études à l'EHESS.

Parmi les exilés restés au Canada se trouve un groupe d'environ 1 000 hommes, âgés en 1940 de 16 à 60 ans⁵. L'internement – par le Canada mais pour le compte de la Grande-Bretagne – entre 1940 et 1943 d'hommes réfugiés allemands et autrichiens, jeunes pour beaucoup (d'où la désignation de « *Camp Boys* »), Juifs pour la plupart, est l'un des épisodes les plus incongrus de la Seconde Guerre mondiale. Il s'agit là d'un morceau d'histoire britannique qui s'est déroulée sur le sol canadien⁶, et de l'histoire d'une suite de migrations forcées (exil puis déportation) et d'internements multiples (camps de concentration nazis, camps d'internement britanniques puis canadiens). Il s'agit aussi de la situation éminemment paradoxale où l'internement conduit justement à la migration (forcée), un destin malheureusement largement partagé au cours du XX^e siècle par différentes catégories d'internés-déportés.

Ces réfugiés-internés étaient arrivés en Grande-Bretagne après 1933 (date de l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler) et 1938 (date de l'*Anschluss* de l'Autriche). Au printemps 1940, répondant à une opinion publique qui craint la présence d'une « cinquième colonne » sur le sol britannique, Churchill fait interner certaines catégories de « ressortissants de pays ennemis » (*enemy aliens*) – des hommes et des femmes⁷. En juin, quelques milliers d'hommes sont envoyés, au hasard des listes, dans des camps d'internement canadiens et australiens, où ils resteront entre plusieurs mois et plusieurs années, les dernières libérations ayant eu lieu en 1943.

⁵ Au final, 972 réfugiés-internés seront libérés au Canada ; il n'y a aucun moyen de savoir combien d'entre eux sont restés définitivement au Canada, mais il est probable que c'est le cas d'une forte proportion, surtout parmi les plus jeunes qui ont (re)commencé des études dans les universités canadiennes.

⁶ A cette période, les décisions en matière de politique étrangère et de défense du Canada se prennent en effet encore en grande partie à Londres.

⁷ L'internement des « ressortissants d'un pays ennemi » (*enemy aliens*) en temps de guerre est une pratique courante, en Grande-Bretagne notamment. David Cesarani et Tony Kushner font remarquer que la politique d'internement pendant la Seconde Guerre mondiale était largement influencée par la mémoire des internements lors de la Première (*The Internment of Aliens in Twentieth Century Britain*, Londres, Frank Cass, 1993).

Dans le cas canadien, ces hommes, « déportés par erreur » sont devenus des « immigrants accidentels »⁸ qui ont dû (re)commencer une existence au Canada. Ces événements quelque peu absurdes et largement oubliés témoignent de l'extrême dérèglement du monde à cette époque et de l'abolition de nombre de références et de règles en vigueur jusque-là. Pour les internés eux-mêmes, cet épisode charnière de leur vie est perçu rétrospectivement au mieux comme un moment existentiel d'absurde absolu, d'une sorte « d'être-suspendu » dans un « *no-man's land* »⁹ biographique, au pire comme un bouleversement intolérable de toutes les normes et valeurs.

Au cœur du présent article se trouve en particulier le bouleversement de la construction genrée de soi qu'a entraîné cet « accident » de l'histoire. De même que la provenance ou l'appartenance sociale et l'ethnicité conduisent à des constructions différenciées de soi, le genre compose et recompose l'identité. Les réfugiés-internés se sont retrouvés dans un environnement de sociabilité forcée « entre hommes ». Même si en matière de construction genrée, la « naturalité » n'existe pas¹⁰, il faut néanmoins souligner ici l'artificialité extrême de l'environnement confiné des camps d'internement. Il convient en outre de faire une distinction entre deux problématiques genrées s'appliquant à notre objet :

⁸ Cf. Paula J. Draper, « The Accidental Immigrants: Canada and the Interned Refugees », Thèse de doctorat, Université de Toronto, 1983 ; *Id.*, « The Camp Boys. Refugees from Nazism Interned in Canada, 1940-1944 », in *Enemies Within: Italians and Other Internees in Canada and Abroad*, dir. F. Iacovetta et al., Toronto, University of Toronto Press, 2000, pp. 92-111.

⁹ Archives de l'Université du Manitoba, MSS 59 « Fonds Henry Kreisel », Vol. 1, Dossier 1. Un autre réfugié-interné écrit un poème intitulé « *In Limbo* » décrivant ce même sentiment (Cité par Michael Seyfert, *Im Niemandsland: Deutsche Exilliteratur in britischer Internierung. Ein unbekanntes Kapitel der Kulturgeschichte des Zweiten Weltkrieges*, Berlin, Das Arsenal, 1984, p. 173).

¹⁰ Il s'agit plutôt d'un « arrangement social » relationnel historiquement situé, et qui utilise et cristallise la différence biologique (Cf. Erving Goffman, *L'arrangement des sexes* [1977], trad. H. Maury, Paris, La Dispute, 2002 ; Françoise Héritier, *Masculin / Féminin – La pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996 ; Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998).

- la modification « existentielle » de la construction du masculin qu'a entraînée la migration forcée (au niveau *micro*, individuel) ;
- l'incidence sur cette même migration d'un système de représentations genrées qui a fait que seuls *des hommes* internés furent transférés au Canada (au niveau *macro*, symbolique).

Dans le cadre de notre projet, nous avons procédé depuis 1999 à une trentaine d'entretiens approfondis d'histoire orale. Ces sources orales sont par ailleurs complétées par la collecte, dans des fonds d'archives locaux ou privés, de diverses sources écrites à caractère autobiographique : mémoires, correspondances et autres « ego-documents »¹¹. S'il est nécessaire de tenir compte des problèmes liés à la fiabilité des sources orales et autobiographiques, l'intérêt de ce corpus est peut-être justement de déplacer le regard vers les stratégies narratives mises en œuvre, et d'essayer d'en comprendre les raisons. Ces stratégies narratives sont éminemment genrées. Nous montrerons notamment en quoi les divers « ego-documents » sont un moyen de réinsérer un destin personnel construit comme masculin dans un cadre collectif intelligible selon une perspective de récits de vie¹² : une expérience vécue ne devient en effet un événement biographique qu'après qu'il a été repensé, reformulé, approprié. Cette reformulation est nécessairement informée par des catégories collectives, par des scripts disponibles dans une société donnée, sans lesquels une expérience n'est pas socialement communicable. En effet, une narrativité s'instaure nécessairement, avec ses codes et ses contraintes. On ne raconte pas ce qui s'est passé, mais il s'est passé ce qu'il est possible de raconter. L'objectif du présent article est de mettre en évidence le croisement entre les stratégies narratives à

¹¹ Plus large que le concept « d'autobiographie », historiquement situé, « l'ego-document » englobe une plus large palette de textes de « soi ». Cf. Winfrid Schulze (dir.), *Ego-Dokumente. Annäherung an den Menschen in der Geschichte*, Berlin, 1996.

¹² Cf. Daniel Bertaux, *Les récits de vie – Perspective ethnosociologique*, Paris, Nathan, 1997.

l'œuvre dans les récits des anciens « *Camp Boys* » et les représentations « disponibles » de la masculinité.

Par ailleurs, après la révision justifiée et tardive de l'historiographies des femmes migrantes et des femmes en exil¹³, il est temps aujourd'hui de porter un regard nouveau sur l'historiographie des hommes migrants, compte tenu des avancées en termes d'histoire genrée des migrations, en cherchant, bien évidemment, à « échapper à la facilité qui consiste ainsi à stéréotyper les relations et à parler des hommes victimes, après que l'on eut parlé des femmes victimes »¹⁴. Les études sur l'exil des femmes notamment ont mis l'accent sur la nécessité d'employer une méthode particulière pour retracer les itinéraires des femmes, dont les récits se présentaient à première vue comme l'ombre projetée des récits d'exil au masculin¹⁵. C'est pourquoi la recherche a mis en avant les sources orales, les collections privées et les « ego-documents » divers, qui pallient le manque de sources d'archives « classiques ». Il aura fallu attendre que les chercheuses et chercheurs exhibent des sources narratives et privées restées largement inexploitées jusque là – comme celles que nous utilisons pour la présente étude – pour que la vision du rôle des femmes dans l'histoire change. Le mérite en revient notamment aux historiens du quotidien.

¹³ La recherche sur l'aspect « genré » de la migration est relativement récente. Pendant longtemps, on a négligé les femmes en exil, dans la mesure où elles semblaient avoir laissé moins de traces. Par ailleurs, le « grand récit » des femmes en exil a longtemps été dominé par le rôle des femmes tel qu'il était raconté par les hommes, et par les récits de femmes qui semblaient acquiescer aux dires de leurs maris. Depuis un peu plus d'une dizaine d'années, l'exil des femmes a reçu une attention particulière, qui a correspondu à un intérêt international accru pour les femmes migrantes en général. Il faut souligner ici les travaux pionniers de Christine Backhaus-Lautenschläger (...*Und standen ihre Frau. Das Schicksal deutschsprachiger Emigrantinnen in den USA nach 1933*, Pfaffenweiler, Centaurus, 1991) et Sibylle Quack (*Zuflucht America. Zur Sozialgeschichte der Emigration deutsch-jüdischer Frauen in die USA 1933-1945*, Bonn, Dietz, 1995).

¹⁴ Christine Castelain Meunier, *Les métamorphoses du masculin*, Paris, Presses Universitaires de France, 2005, p. 4.

¹⁵ Cf. Heike Klapdor, « Überlebensstrategie statt Lebensentwurf – Frauen in der Emigration », in *Exilforschung – ein internationales Jahrbuch* 11 (1993), pp. 12-30.

Néanmoins, ce pan de la recherche a eu parfois tendance à occulter les obstacles structurels auxquels les femmes faisaient face. C'est là ce que critique Dorothee Wierling lorsqu'elle écrit :

Cette conception a donné jour à un certain type d'historiographie féminine qui, s'inscrivant sous la rubrique "comment nous avons fait tout cela", n'attribue plus aux femmes le rôle de victimes dans l'histoire, mais les estime douées d'une force acquise au prix de leur abnégation¹⁶.

L'utilisation de ces mêmes sources doit permettre de mettre à jour de nouveaux récits d'hommes en exil, de les mettre en regard de ceux des femmes, de dépasser le clivage dominant / dominé.

A leur arrivée au Canada, les réfugiés-internés sont transférés dans huit camps d'internement au Canada : un au Nouveau-Brunswick, cinq au Québec et deux en Ontario. C'est là que commence le processus qui fera d'eux des « *Camp Boys* ». Seuls des hommes de 16 à 65 ans ont été envoyés au Canada par les autorités britanniques. En 1940, 34,6 % d'entre eux ont entre 16 et 20 ans, 16,3 % entre 21 et 25 ans, 32,1 % entre 26 et 35 ans, 15,1 % entre 36 et 45 ans, et enfin 1,9 % entre 46 et 65 ans¹⁸. Il s'agit donc en grande majorité d'hommes jeunes : près de la moitié d'entre eux n'a pas encore atteint 25 ans. La plupart ne sont pas mariés et n'ont jamais été véritablement indépendants, malgré leurs trajectoires parfois chaotiques¹⁹. La recomposition identitaire de ces hommes a donc été profondément marquée par leur

¹⁶ Dorothee Wierling, « Histoire du quotidien et histoire des relations entre les sexes. Sur la situation historique et historiographique », in *Histoire du quotidien*, dir. A. Lüdtke, trad. O. Mannoni, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994, p. 159.

¹⁷ Notons que le premier ouvrage sur le sujet, en grande partie autobiographique, est le livre d'Eric Koch (*Deemed Suspect. A Wartime Blunder*, Toronto, Methuen, 1980), surnommé « *Kochbuch* » (livre de cuisine) par les ex-« *Camp Boys* ».

¹⁸ *Ibid.*, p. 36.

¹⁹ Par exemple pour ceux d'entre eux qui ont fait l'expérience du « *Kindertransport* ».

expérience d'internement. Dans la décision britannique d'envoyer les hommes au Canada (et dans la décision canadienne de les accepter) se reflètent un « système de valence différentielle des sexes » (Françoise Héritier²⁰). Ce système de représentations genrées a donc eu une incidence directe – sociale, culturelle, émotionnelle – sur la vie de ces hommes. En s'imposant à eux, il est du même coup devenu visible. Signalons d'emblée que notre objet n'est pas de comprendre ici les raisons de cette « valence différentielle de sexes ».

La caractéristique la plus marquante de l'internement est sans doute l'effet de microcosme : « C'était comme de vivre dans une petite ville » (Eric Koch)²¹, dans un « monde miniature » (*a mini-world*) (Gerry Waldston)²². Les camps d'internement représentent, avec le recul un laboratoire unique pour étudier la psychologie sociale des processus de « transition ». Selon Harald Welzer, les transitions sont des processus sociaux, faits de multiples passages partiels, qui permettent une réappropriation de sa propre histoire de vie. Il s'agit du passage, par le biais d'un processus éminemment social, à un moment d'individuation. Au même titre que d'autres êtres en transition, les « *Camp Boys* » ont dû

[s]'intégrer à une nouvelle constellation de relations, déchiffrer de nouveaux codes, apprendre de nouveaux schémas explicatifs, développer de nouvelles perspectives – prendre pied comme on dit, marcher au pas normal des autres. Mais seul est considéré comme « normal » ce que la société qui l'entoure à présent trouve normal. Pour un nouvel arrivant, l'ensemble des habitus standard et des cadres interprétatifs qui semblent si évidents représentent un ensemble de défis qu'il lui faut déchiffrer et interpréter²³.

²⁰ Selon l'anthropologue, cette « valence différentielle des sexes traduit la place différente qui est faite universellement aux deux sexes sur une table de valeurs et signe la dominance du principe masculin sur le principe féminin » (*Masculin / Féminin II – Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002).

²¹ Eric Koch, *Deemed Suspect*, *op. cit.*, p. 169.

²² Cité dans Harry Rasky, *The Spies That Never Were*, documentaire, 2^e partie, Canadian Broadcasting Corporation (CBC), Montréal, 12/10/1981.

²³ Harald Welzer, *Transitionen – Zur Sozialpsychologie biographischer Wandlungsprozesse*, Tübingen, Edition diskord, 1993, p. 7. Sur la reconstruction *ex-post* de ces « transitions » par l'intermédiaire de la narration, cf. Patrick Farges, « Transgression and Translation in the Narratives of Self of German-

Dans le cas qui nous occupe, la transition est particulièrement dense, particulièrement épaisse. Elle englobe 1°/ l'internement de quelques semaines en Grande-Bretagne, qui fait suite à une première phase d'exil plus ou moins chaotique ; 2°/ la traversée transatlantique de plusieurs jours, particulièrement pénible physiquement et psychologiquement, dans la mesure où elle s'effectuait sous la menace permanente d'un torpillage par des sous-marins allemands ; et 3°/ l'internement au Canada de plusieurs mois, voire plusieurs années. En effet, si les premières libérations au Canada ont lieu en 1941, certains « *Camp Boys* » sont internés jusqu'à la mi-1943 !

L'expérience d'internement et le confinement « entre hommes » sur une période de plusieurs mois ont ici joué un rôle déterminant. Pour de nombreux « *Camp Boys* », l'internement par la Grande-Bretagne succédait de surcroît à un internement en camp de concentration en Allemagne (à Dachau, Oranienburg ou Sachsenhausen), consécutivement à la Nuit de Cristal. Ce séjour de plusieurs mois en camp de concentration représente un traumatisme profond dans leur biographie, notamment parce que, dès 1938/1939, ces séjours étaient déjà une réelle menace pour la vie. Véritable microcosme, condensé de la société, mais aussi première instance d'acculturation et matrice de la constitution d'une certaine socialisation masculine, le camp d'internement au Canada, ressenti rétrospectivement comme un *vacuum* biographique dans certains cas, foisonnait en réalité d'activités et de pratiques. Il a même parfois joué le rôle de sas transitionnel entre deux cultures : c'est là un véritable « lieu de passage »²⁴ de ces migrants particuliers.

Speaking Exiles to Canada », in *Focus on German Studies*, n°11 (2004), pp. 33-48 ; *Id.*, « Le trait d'union : Stratégies d'identification et de distanciation dans les récits de vie des exilés germanophones au Canada (1933-2003) », http://artsandscience.concordia.ca/cmll/Dislocation_Farges.htm.

²⁴ Cf. Nancy L. Green, « Trans-frontières – Pour une analyse des lieux de passage », in *Socio-anthropologie* 6.2. (1999), pp. 33-48.

Dans un rapport confidentiel de juillet 1943, Alexander Paterson, émissaire britannique chargé de contrôler les camps d'internement au Canada, est bien contraint d'admettre qu'

[1] est difficile de distinguer selon quel principe directeur ils ont été sélectionnés. Ils sont âgés de seize à soixante-dix ans, cela va du robuste au moribond, du professeur d'université au camelot déficient mental. Il semble que l'on a séparé les frères, les pères et les amis avec une remarquable fréquence. Certains parmi les plus jeunes ont déclaré qu'on ne leur a jamais dit où ils étaient emmenés, d'autres ont déclaré qu'ils savaient que leur destination était le Canada (...).

It is not easy to discern any principle underlying their selection. They ranged in age from sixteen to seventy, in health from the robust to the moribund, in occupation from a university professor to a pedlar who was mentally deficient. Brothers and fathers and friends appear to have been separated with remarkable frequency. Some of the younger ones alleged that they were never told where they were going, others say they knew they were bound for Canada (...)²⁵.

Qui compose ce microcosme ? A défaut d'un mélange des genres, le « grand rêve de l'entre-soi » masculin (Françoise Héritier²⁶) est largement mis à mal par la mixité sociale et religieuse forcée. En effet, l'internement a suscité des interactions sociales forcées, inhabituelles, voire prohibées. Ainsi l'un des petits-fils du *Kaiser*, qui se fait appeler Comte Lingen, côtoie par erreur des Juifs orthodoxes. Lui qui est devenu, depuis la pénible traversée transatlantique, un *leader* naturel parmi les internés, se distingue par son extrême politesse. Eric Koch se rappelle :

Il ne faisait pas de doute qu'il était très flatteur pour nous de le croiser au cours de nos interminables promenades, de le voir s'incliner légèrement à notre passage et de l'entendre nous dire *Bonjour, bonsoir, M. Rosenzweig, M. Levinsohn, M. Cohen*, etc... A en juger par nos expériences récentes, nous n'étions plus habitués à être traités avec autant de politesse par des Allemands.

²⁵ Cité par Annette Puckhaber, *Ein Privileg für wenige – Die deutschsprachige Migration nach Kanada im Schatten des Nationalsozialismus*, Münster, Lit Verlag, 2002., pp. 197/198.

²⁶ Françoise Héritier, *Masculin / Féminin II – Dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob, 2002, p. 233.

Text presented at the History/Gender/Migration conference. Paris march 2006-03-02

Do not quote without the Author's consent

No doubt it was flattering that when he encountered any of us during our endless promenades through the camp, he would bow slightly and say Guten Tag, Guten Tag, Guten Abend Herr Rosenzweig, Herr Levinsohn, Herr Cohen, etc. Based on our recent experience we were no longer accustomed to being treated with such civility by German gentiles²⁷.

L'un des ex-internés parle quant à lui dans ses mémoires d'un « groupe bigarré, hétéroclite, réuni par le hasard » (*ein zusammengewürfelter Haufen*)²⁸, insistant ici sur le « coup de dés » que le destin lui a joué. Dans un fragment de texte resté inédit, Carl Weiselberger, écrivain-journaliste d'origine viennoise, décrit ses co-détenus comme suit :

Les internés : un mesclun humain fait de Juifs allemands et autrichiens « modernes », d'élèves « orthodoxes » d'écoles talmudiques, de rabbins, de marins allemands de la côte, de quelques Italiens (dont le petit *tenante* Lévi de Venise qui se disait « *refugee* »), « *enemy aliens* », doubles victimes, de Hitler d'abord, mais aussi d'un *Home Office over-eager et panicky*, etc...²⁹

Ce qui frappe en outre, c'est la grande diversité religieuse parmi les Juifs, qui constituent le contingent le plus nombreux parmi les « *Camp Boys* ». Face à la discrimination indistincte qu'ils avaient connue dans l'Europe nazie, les « *Camp Boys* » juifs ont à présent le loisir de penser à leur identité juive. Tous se sont demandés : Qui est Juif ? Qu'est-ce qui fait un Juif ? Comment un Juif se comporte-t-il ? Dans le microcosme des camps d'internement au Canada, il était impossible de ne pas se confronter à ces questions. Erwin Schild se souvient rétrospectivement :

C'était véritablement un divertissement, un divertissement juif religieux. Notre communauté incluait de fervents Hassidim et des Mitnagdim froids et intellectuels ; des Juifs orthodoxes modernes et occidentalisés se frottaient, au sens propre comme au sens figuré, à des « Juifs de l'est » [*Ostjuden*], les uns comme les autres

²⁷ Eric Koch, *Deemed Suspect*, *op. cit.*, p. 81.

²⁸ Edgar Sarton-Saretzki, *Auf Sie haben wir gewartet*, Hanau, CoCon Verlag, 1997, p. 109.

²⁹ Archives de l'Université de Victoria, 93-004 « Fonds Carl Weiselberger », Vol. 2, Dossier 6 « Fragments non classés ». En anglais dans le texte.

mutuellement intrigués et suspicieux ; les « Yekkes », avec leur judéité scrupuleuse et formelle, étaient heurtés, mais avec bienveillance, par le caractère informel inspiré des écoles talmudiques ; il y avait des Juifs qui priaient selon des rites ashkénazes, d'autres selon des rites sépharades...

We certainly had fun, Jewish religious fun. Our community included fervent Hassidim and coldly intellectual Mitnagdim; modern Westernized orthodox Jews rubbed shoulders – and sensitivities – with 'Ostjuden,' mutually suspicious and quaint; the 'Yekkes' with their stiffly formal, punctilious style of Jewish observance clashed in a good-natured way with the informality of the Yeshivah spirit; there were Jews praying in Ashkenazi and Sefardi rites...³⁰

Les plus actifs et les plus visibles sont certainement les Juifs orthodoxes, qui très vite arrivent à imposer un certain nombre de choses auprès des autorités, notamment la préparation de repas *casher*. Tous ces éléments d'interaction socio-culturelle ont contribué à faire du passage par le camp une période-clef au cours de laquelle les co-internés se sont mutuellement influencés, violemment opposés, superbement ignorés, recréant ainsi une version miniature et faussée du monde. Le passage par les camps d'internement canadiens a « fait date » dans les biographies. Les rapports entre les hommes sont exacerbés. Parfois, la tension se décharge sous la forme d'une violence passagère. Au sein des camps se rejoue ainsi en petit format la vaste comédie humaine, faite de rivalités et de rumeurs propres à un microcosme³¹.

Ces décharges passagères de violence, ces tensions, ces frictions, loin d'être anodines, font partie d'un système complexe de pouvoirs au sein de cet univers exclusivement masculin. Cet univers monosexué a en effet conduit à une homosocialité et à une homosocialisation, proche de ces rites d'initiation qui

³⁰ Erwin Schild, « A Canadian Footnote to the Holocaust. A Review Essay of *Deemed Suspect – A Wartime Blunder*, by Erich [sic] Koch », in *Canadian Jewish Historical Society Journal* 5.1. (printemps 1981), p. 36.

³¹ C'est ce que décrit Alex Natan d'un point de vue behavioriste dans un travail non publié, *Community Behind Barbed Wire. A Study About the Social and Instinctive Behaviour in Internment Camps*. Le manuscrit se trouve aux archives de l'IfZ à Munich (F 203, Natan, Bl. 210).

structurent et orientent le devenir-homme et le savoir-être-homme, et que Daniel Welzer-Lang décrit comme étant propres à la « maison-des-hommes »³². Les rites, débats et hiérarchies internes, mais également l'exercice d'un pouvoir sexuel en fonction de l'âge sont les dimensions de cet univers. Les différents clans au sein des camps s'organisent particulièrement autour des cuisines³³ : pour filer la métaphore domestique de la « maison-des-hommes », nous employons donc le terme de « cuisine entre hommes ». Julius Pfeiffer se souvient : « Nous avions deux cuisines, l'une *casher*, l'autre non »³⁴. En réalité, la nourriture marque bien plus largement l'appartenance à un clan, comme le rappelle Gregory Baum :

Nous avions la cuisine noire : c'étaient les prêtres et les religieux. Nous avions la cuisine rouge : c'étaient les Communistes. Et puis nous avions la cuisine chaude (*die warme Küche*) : c'étaient les homosexuels qui avaient également fui l'Allemagne et l'Autriche. En allemand, « homosexuel » se dit « chaud » (*warm*) : on parle d'un « frère chaud » (*wärmer Bruder*), et donc c'était la « cuisine chaude ». Nous avions ainsi trois types d'équipes différentes³⁵.

L'un des épisodes du camp I de l'Île-aux-Noix est particulièrement révélateur du statut central de la nourriture et de la « cuisine » dans la situation confinée des camps d'internement. Un jour, le chef de camp est confronté à un cas épineux : l'un des cuisiniers du camp a été surpris en pleine relation homosexuelle. Eric Koch a interviewé l'ancien chef du camp I lors de l'écriture de son livre :

J'étais surpris de la véhémence de la réaction collective, (...) parce que, d'une certaine manière, les gens ont commencé à associer les pratiques homosexuelles dans la cuisine avec la nourriture. Ce problème devint tellement explosif qu'il fallut changer

³² Cf. Daniel Welzer-Lang, Pierre Dutey & Michel Dorais, *La peur de l'autre en soi, du sexisme à l'homophobie*, Montréal, V.L.B., 1994). Daniel Welzer-Lang s'appuie sur les travaux anthropologiques de Maurice Godelier, inventeur du concept de la « maison-des-hommes », sur les Baruyas de Nouvelle-Guinée (*La production des Grands Hommes* [1982], Paris, Fayard, 1996).

³³ L'ouvrage de Ted Jones y consacre d'ailleurs un chapitre entier (*Both Sides of the Wire – The Fredericton Internment Camp*, Fredericton (NB), New Ireland Press, 1988, pp. 191 sq.).

³⁴ Julius Pfeiffer, « From Amsterdam to Montreal for \$ 1.25 », in *Jewish Life* (juillet 1973), p. 46. Pfeiffer emploie le mot « *t'reyfah* », le contraire de *casher*.

³⁵ Entretien avec Gregory Baum, Montréal, 25/03/2003.

le cuisiner. C'était l'une de ces situations où il est impossible de restaurer l'ordre par le biais d'une discussion raisonnée et objective.

I was surprised by the vehemence of the response, (...) because somehow people began to associate homosexual practices in the kitchen with food. It became an explosive issue, and the demand was made for the cook to be removed from the kitchen. This was one of those situations where it was difficult to restore reason through objectively orientated discussion³⁶.

Les rapports entre les internés sont ainsi marqués par une homosexualité – ou plutôt une homoéroticité – diffuse et omniprésente, souvent associée à un système hiérarchique de domination. Si de nombreux témoignages et documents attestent de l'existence d'une économie homosexuelle au sein du camp, les mémoires et récits de vie tentent en revanche d'en effacer les traces, à quelques exceptions près :

L'absence de femmes avait une influence très prévisible sur la vie de nombreux internés. Le seul moyen par lequel nous pouvions avoir des aventures amoureuses hétérosexuelles était dans nos fantasmes. Mais aucun fantasme n'était nécessaire pour connaître des aventures avec des hommes : nous étions entourés d'objets masculins de désir potentiel qui, eux, n'étaient que trop réels.

The absence of women had a very predictable influence on the lives of many inmates. The only way in which we could have heterosexual love affairs was in our fantasies. But no fantasy at all was required to have affairs with men: we were surrounded by potential male love-objects who were all too real³⁷.

Dès septembre 1940, c'est-à-dire trois mois après l'arrestation en Grande-Bretagne, Peter Heller note dans son journal intime que divers couples se sont formés au sein du camp et qu'ils s'affichent plus ou moins ouvertement³⁸. Dans certains cas, les plus jeunes parmi les internés concentrent les désirs homosexuels de leurs co-internés ou de leurs gardiens. Dans ses mémoires, Alfred Bader, né en 1924 et parmi

³⁶ Eric Koch, *Deemed Suspect*, *op. cit.*, p. 158.

³⁷ *Ibid.*, p. 157.

³⁸ *Ibid.*, pp. 90/91.

les plus jeunes des « *Camp Boys* », mentionne les attouchements dont il a été victime de la part d'un sergent canadien, gardien dans le camp où il était interné³⁹. Les gardiens n'étaient pas les seuls à abuser de leur position d'autorité. Une hiérarchie implicite entre internés se met progressivement en place au sein des camps, et parfois l'autorité est transformée en commerce sexuel. Dans d'autres cas également, les pratiques homosexuelles ont lieu de plein gré, surtout à mesure que la durée de l'internement s'allonge. En outre, le niveau de tolérance des pratiques homosexuelles varie grandement d'un camp à l'autre. Certains internés se promènent ensemble comme un couple ; dans certains camps, il existe même une zone réservée pour les pratiques homosexuelles, séparée par des draps et des couvertures.

La question de l'homosexualité au sein des camps est délicate ; elle l'était à l'époque, elle le reste *a posteriori*. Il faut ici distinguer entre pratiques homosexuelles et homosexualité : dans son enquête, Eric Koch signale que la plupart des pratiques homosexuelles au sein des camps furent le fait d'hommes qui, avant et après l'internement, ont eu des pratiques exclusivement hétérosexuelles. Si les pratiques homosexuelles étaient condamnées officiellement par les autorités de contrôle, les gardiens ne pouvaient ignorer la tension existant chez des hommes confinés, dont la sexualité était réprimée : la masturbation, la douche froide ou les pratiques homosexuelles constituaient alors des modes de sexualité alternatifs. Ainsi à l'intérieur des camps, la définition de l'homosexualité était-elle plutôt floue. Le théâtre et le jeu, par exemple, offraient, dans la vie des camps, des moyens plus acceptables et acceptés de laisser libre cours à ses fantasmes et désirs. Ainsi les hommes qui tenaient des rôles féminins dans les pièces de théâtre devenaient-ils irrémédiablement plus attirants aux yeux de leurs camarades, comme en témoignent nombre de récits. C'était, pour certains, une façon de recréer par le fantasme une

³⁹ Alfred Bader, *Adventures of a Chemist Collector*, *op. cit.*, p. 29.

relation amoureuse de substitution. Après coup, de nombreux ex-internés plus jeunes semblent en revanche s'être trouvé des « excuses » pour justifier les pratiques homosexuelles qui allaient à l'encontre des représentations dominantes au sein de leur classe d'âge, mais qui ne les ont pas moins contribué à leur socialisation en tant que « *Camp Boys* ».

Retenons du passage par le camp d'internement que, loin de correspondre à un « vide » ou un « *no-man's land* » biographiques, il constitue une période de re-socialisation forte dans les itinéraires des « *Camp Boys* », une période qui « fait date », même si elle est absente de nombreuses re-constructions narratives ultérieures. Les camps d'internement ont soudé entre eux ces membres d'une génération d'hommes devenus véritable « communauté de destin » (*Schicksalsgemeinschaft*). L'expérience de l'internement a certes été fortement marquée par le non-mélange des genres/sexes (au sens propre) ; en contrepartie, la mixité sociale, religieuse et culturelle de ce « lieu de passage » confiné n'en a pas moins contribué à la construction identitaire de la masculinité. Comme nous l'avons montré, il s'y pratiquait une « cuisine » entre hommes faite de pratiques et d'interactions diverses, au premier rang desquelles il faut citer les pratiques de domination et de hiérarchisation par l'âge, l'appartenance à une clique ou « l'appétence » sexuelle. Les témoignages et récits confirment que le passage par l'internement a favorisé la débrouillardise et les comportements « braconniers », chers à Michel de Certeau, des dominés face à toute la palette des autorités⁴⁰. Le maître mot est ici « organiser », une expression qui est restée dans le glossaire propre au jargon des internés. Dans la *Newsletter* des ex-internés, la définition suivante en est donnée :

⁴⁰ Cf. Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, vol. 1 : « Arts de faire » [1980], Paris, Gallimard, 1990.

Organiser était l'un des mots les plus importants de notre vocabulaire, alors que certains objets et certaines commodités nous faisaient cruellement défaut. Il signifiait à peu près « se procurer une chose difficile à obtenir », ce qui revenait en fait à chaparder (*stibitzen*), par exemple lorsqu'un groupe ne disposait pas de suffisamment de bassines, ou bien qu'un objet qui traînait quelque part semblait n'appartenir à personne⁴¹.

A ces comportements « braconniers » correspondent des tactiques de survie, afin de transformer, malgré tout, cette période de vide biographique en un moment existentiel signifiant. Cela vaut aussi dans le domaine de la construction genrée de soi. Les réfugiés internés au Canada pour le compte de la Grande-Bretagne sont alors devenus des « *Camp Boys* ». Si l'expérience de l'internement ne pouvait pas faire émerger un nouvel « arrangement des sexes » au sens où l'entend Erving Goffman, il a certainement contribué à faire naître de nouveaux « arrangements entre hommes », où les « *Camp Boys* » devenaient « un dispositif de formation »⁴² les uns pour les autres.

Ce n'est qu'en octobre 1945 qu'un décret est passé concernant l'attribution du statut d'immigrant, puis de la citoyenneté canadienne, aux réfugiés titulaires d'un permis temporaire de résidence : pour les « *Camp Boys* », ce décret met fin à cinq années de précarité et de non droit. Tous ne se sont pas adaptés à leur nouvel environnement socio-culturel de la même manière, ni au même rythme. Après plusieurs mois, voire plusieurs années d'internement, le retour à la vie civile n'avait rien d'un « retour à la normale », surtout dans un monde qui avait irrémédiablement changé. L'internement

⁴¹ Archives personnelles de Helmut Kallmann, Nepean (ON), « Ex-Internees Newsletter » 3 (juillet 1997), p. 7.

⁴² Erving Goffman, *L'arrangement des sexes*, op. cit., p. 77.

a profondément modifié la notion du temps, à mesure que le temps passait : les hommes y avaient fait l'expérience de l'impuissance.

A l'intérieur des camps canadiens, le passage du temps s'est de plus en plus désincarné, alors même « qu'au-dehors », une guerre sans précédent faisait rage. En raison de leur origine et de leur parcours, les « *Camp Boys* » étaient directement concernés par des événements qui affectaient, à des degrés divers, leurs proches restés en Europe. L'absurdité de la situation, combinée à l'absence de contact avec le monde extérieur, à l'angoisse liée au devenir des parents et amis et aux conditions rudimentaires des camps ont conduit bon nombre de « *Camp Boys* » à céder à des comportements dépressifs ou neurasthéniques. Pour d'autres cependant, l'internement est vu comme une étape sur le chemin de la liberté et dans la fuite devant le nazisme.

L'isolement et le manque de contact avec l'extérieur ont facilité la mise en place d'un rythme de vie. L'arrangement entre les « clans » autour d'activités routinières, ou bien les trop rares activités venant perturber temporairement un rythme immuable ont contribué à donner une pulsation propre aux camps. Il y règne un climat particulier, marqué par les modifications de comportement : « Nous vaquions à nos diverses occupations, mais souffrions de plus en plus d'un mal nouveau, que nous appelions *internite* »⁴³, comme le rappelle Eric Koch. Dans une lettre datée du 12 octobre 1941, Hans Adam, alors interné au Canada, écrit à des proches :

En ce qui me concerne, je vais bien physiquement, mais d'autant plus mal psychologiquement. Qu'après toutes les amertumes et les expériences douloureuses de ces dernières années en Allemagne, il me faille revivre ces choses ici – cela est assez désespérant⁴⁴.

⁴³ Eric Koch, *Deemed Suspect*, op. cit., p. 143.

⁴⁴ Archives du Congrès Juif Canadien, UJRA, Série Bc « Internés », Dossier Hans Adam, Lettre de Hans Adam à Erna et Willi, 12/10/1941.

Le sentiment des « *Camp Boys* » oscille alors entre désespoir, impuissance et reconnaissance. S'ils ont eu la vie sauve, c'est souvent au prix d'une perte totale des repères.

Dans une lettre de novembre 1943 à son cousin installé en Rhodésie où il est fermier, Heinz Warschauer met en mots ce sentiment d'abandon et d'impuissance face au destin, qui s'accompagne malgré tout chez lui d'une certaine sérénité fataliste :

Mais je ne veux pas me plaindre, car lorsqu'on a réussi à sauver sa peau de cette danse macabre, on n'en a pas le droit. (...) Mais comme en ces temps troubles nous sommes tous, à divers degrés, des jouets du destin, je ne me fais plus de soucis à propos de l'avenir et je me dis que, d'une manière ou d'une autre, ça s'arrangera bien⁴⁵.

Il exprime ici ce lien entre sentiment « d'impuissance » et « arrangement » quotidien. Les « *Camp Boys* » ont fait l'expérience de leur impuissance, de leur incapacité à combattre : une impuissance qui a puissamment affecté la construction d'une masculinité dé-virilisée. Ils ont dû s'en arranger. Pour l'arrière-garde des internés, pour ceux dont le dossier n'intéressait pas leur nouveau pays d'accueil et qui ont été libérés en dernier, l'attente est particulièrement démoralisante, alors même qu'ils sont les témoins de la remise en liberté de leurs compagnons d'infortune. Petit à petit, les internés « restants » sont regroupés au camp I de l'île-aux-Noix, également surnommé « *Isle of Nuts* », « l'île des fous » (« *Nuts* » signifiant en anglais à la fois « noix » et « fou »). Ernst Oppenheimer a fait partie de cette arrière-garde, de ce « dernier fourgon des inutiles », comme il le dit lui-même⁴⁶.

⁴⁵ Archives Nationales du Canada, MG31-D129, « Fonds Heinz Warschauer », Vol.1, Lettre de Heinz Warschauer à son cousin, 14/11/1943.

⁴⁶ Entretien avec Ernst M. Oppenheimer, Ottawa, 11/04/2003.

On doit dès lors se poser la question suivante : Quels « hommes » furent relâchés ? Quelle était leur disposition d'esprit et leurs représentations en termes de rôles genrés ? Est-il possible de reconstituer cela micro-historiquement ? Le sociologue Germain Dulac se pose la question suivante à propos de récits de pères qu'il a collectés : « Les récits de vie des hommes sont-ils crédibles ? »⁴⁷. Les biographies masculines ne peuvent-elles « être lues qu'en ce qu'elles sont des pratiques discursives du patriarcat, une vision et un savoir qui, historiquement, a permis d'incarner le pouvoir sur un monde et les êtres vivants »⁴⁸ ? Les sources que nous avons utilisées ici – les divers « ego-documents » – ne donnent qu'un accès rétrospectif, narrativement – et donc collectivement, socialement – reconstruit aux représentations « authentiques » des « *Camp Boys* »... mais ils y donnent néanmoins accès. Comme le dit Germain Dulac, « [i]nterroger les normes de la masculinité, la construction des hiérarchies entre les hommes [notamment selon la classe, l'appartenance religieuse, l'âge, l'ethnie, P.F.], travailler sur les spécificités genrées des hommes, c'est aussi une façon de questionner les rapports entre les sexes »⁴⁹. Si les camps sont souvent désignés rétrospectivement comme un « microcosme », un « interlude » où le temps semble suspendu, ils ont également servi de « sas » entre deux mondes, de « caisson de décompression entre l'Europe et l'Amérique du nord »⁵⁰. Pour de nombreux « *Camp Boys* », les camps d'internement ont servi de laboratoire d'apprentissage – social, culturel, genré – en vase clos, et ils racontent cette expérience à leur manière. La masculinité se décline sur un mode hiérarchique,

⁴⁷ Germain Dulac, « Les récits de vie des hommes sont-ils crédibles ? », in *Nouvelles approches des hommes et du masculin*, dir. D. Welzer-Lang, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2000, pp. 79-88.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 82.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 84.

⁵⁰ Eric Koch, *Deemed Suspect*, op. cit., p. 168.

sous la forme d'une cascade de dominations, ainsi que le montre particulièrement l'expérience des « *Camp Boys* ».

Par ailleurs, les sources nous permettent d'aborder le problème des attentes en matière de rôles genrés dans l'exil. Comment les « *Camp Boys* » ont-ils vécu le clivage entre le rôle qu'ils « auraient dû » jouer en exil et leur situation dans le « *no man's land* » de l'Histoire : internés, séparés de leurs familles, coupés du monde, impuissants. Il s'agit ici de « prendre au sérieux » ce que racontent les « *Camp Boys* » (et d'être attentif à ce qu'ils ne racontent pas) dans leurs récits de vie, à la lumière de ce que les récentes études sur l'exil des femmes ont mis en avant.

Si la recherche sur l'exil des personnes fuyant le nazisme a récemment mis l'accent sur le point de vue des femmes en exil, montrant que les femmes étaient dans l'ensemble plus à même de s'adapter aux nouvelles conditions de vie⁵¹, il convient conjointement de reconsidérer les rôles sociaux modifiés qu'ont joué les hommes en exil. Selon Heike Klapdor, les femmes en exil ont plutôt joué le rôle de garantes de la survie matérielle de la famille, laissant aux hommes le soin de réfléchir aux projets de vie à long terme⁵² : cette analyse, qui, dans une certaine mesure, applique au cas de l'exil les identités et les rôles traditionnellement attribués aux deux sexes, correspond sans doute à une partie de la réalité des femmes en exil, mais à une partie seulement. Christine Backhaus-Lautenschläger, qui a travaillé sur les femmes exilées aux États-Unis, a tendance à survaloriser l'inversion pure et simple des rôles induite par la situation d'exil, accentuant le fait que les femmes devenaient souvent en exil la source principale voire unique du revenu familial⁵³. Si cela correspond

⁵¹ Pour une synthèse des travaux sur les femmes en exil, cf. Hiltrud Häntzschel, « Geschlechtsspezifische Aspekte », in *Handbuch der deutschsprachigen Emigration 1933-1945*, dir. C.-D. Krohn *et al.*, Darmstadt, Primus, 1998, pp. 101-117. L'auteure fait justement remarquer que « [n]os représentation de L'exilée et de L'homme en exil sont influencées par des stéréotypes genrés » (p. 109).

⁵² Heike Klapdor, « Überlebensstrategien statt Lebensentwurf », *op. cit.*

⁵³ Christine Backhaus-Lautenschläger, ... *Und standen ihre Frau*, *op. cit.*

certainement à une réalité économique, cela ne dit rien sur la manière dont ce changement était perçu de part et d'autre. La réalité migrante des femmes se situe en fait plutôt dans l'intervalle ambivalent entre affirmation et abnégation. Il n'était en effet pas possible de tout simplement « profiter » du changement radical entraîné par la situation d'exil pour se redéfinir : le rôle social et familial que l'on jouait « là-bas » et « avant » continuait parallèlement de produire ses effets dans les interactions quotidiennes.

Les récits de femmes en exil ont permis de mettre en avant le malaise vécu *conjointement* par les femmes et les hommes devant les conséquences de la virilité contrariée des maris. Ces derniers voyaient en effet leur rôle traditionnel sérieusement affecté par les nouvelles conditions socio-économiques en exil. C'était particulièrement le cas dans un contexte fortement urbanisé, nord-américain de surcroît. Le récit de Hilde Stein, exilée avec son mari à New York, est ici emblématique : « Mon mari se sentait inhibé dans sa virilité. Il ne trouvait que des emplois non qualifiés. Je lui disais : Ecoute, en Amérique, les femmes travaillent. Sors-toi de la tête l'idée que tu dois absolument me nourrir : il n'en est pas question »⁵⁴.

Pour les « *Camp Boys* » le retour à la vie civile sous la forme d'un retour au mélange des genres a été très difficile. Certains ont même poursuivi l'homosocialité des camps une fois à l'extérieur. Une proportion importante des enquêtés n'ont pas d'enfants : faut-il voir là une conséquence de cette construction particulière de la masculinité que l'exil et l'internement ont entraînée ? Certains sortent « cassés » du camp. Leur histoire est difficile à reconstituer – l'échec laisse en effet moins de

⁵⁴ Hilda Epstein, « Panik war ein Dauerzustand damals », in „*Wenn ich schon ein Fremder sein muss...*“ – *Deutsch-jüdische Emigranten in New York*, dir. H. J. Hempel, Francfort/M., Ullstein, 1984, p. 113.

traces que les « histoires à succès » –, mais nous avons tout de même reconstitué quelques uns de ces itinéraires⁵⁵. Julius Pfeiffer résume cela de la manière suivante :

Un certain nombre d'hommes furent émotionnellement affectés par l'expérience des camps. Ils se retirèrent du monde et furent parfois poussés à bout par la privation de liberté et la connaissance des événements terribles qui se déroulaient en Europe. Tous eurent à déplorer des pertes tragiques dans leurs familles alors qu'ils étaient contraints d'attendre la fin de la guerre à ne rien faire, submergés par des accès de culpabilité et incapables de communiquer avec le monde extérieur ou de contribuer de manière significative à l'effort de guerre.

A number of men were emotionally affected by the camp experience. They withdrew into themselves, pushed over the edge by the imprisonment and knowledge of the terrible events in Europe. All of them suffered traumatic family losses while they sat out the war, overwhelmed by pangs of guilt at their inability to communicate with the outside, or contribute something significant to the war effort⁵⁶.

Face à l'impuissance ressentie, il y avait deux moyens de réagir : se laisser aller ou bien combattre. Dans une nouvelle sur l'internement, intitulée « *Kain und Abel in Kanada* » (Caïn et Abel au Canada), Carl Weiselberger revisite le couple fraternel biblique pour en faire deux archétypes d'internés. Dans la nouvelle, Caïn et Abel ont suivi le même parcours que l'auteur : arrestation, transfert transatlantique, internement. Caïn le torturé réagit mal à la situation et se réfugie dans un cynisme méchant :

Caïn était étendu sur le sol près de lui. Pourquoi, pourquoi nous a-t-on privé de notre liberté, pourquoi nous a-t-on fait connaître un malheur encore plus grand, un ailleurs encore plus sombre, à nous qui sommes déjà des malheureux et des sans-patrie ? Pourquoi nous a-t-on retiré à nouveau ce petit bout de terre qui nous avait accueillis, pourquoi, pourquoi – c'est ce qu'il répétait jour et nuit⁵⁷.

⁵⁵ Grâce notamment aux lettres échangées par d'ex-« *Camp Boys* » avec le Dr. Saalheimer au Congrès Juif Canadien après leur libération (Archives du Congrès Juif Canadien, Montréal, United Jewish Relief Agencies, Série Bc « Internés », « Dossier individuels »). Nous développons ces itinéraires d'échec dans le travail de thèse.

⁵⁶ Julius Pfeiffer & Milly Charon, « Enemy Alien », in *New Immigrant Voices*, de M. Charon, Dunvegan (ON), Cormorant Books, 1989, p. 219.

⁵⁷ Carl Weiselberger, *Carl Weiselberger. Eine Auswahl seiner Schriften*, dir. P. Liddell & W. Riedel, Toronto, German-Canadian Historical Association, 1981, p. 67.

Abel, en revanche, semble trouver sa raison de vivre dans l'écriture d'une œuvre majeure, toujours recommencée au gré des aléas du sort qui dispersent ses manuscrits. Caïn hait Abel et, pour lui nuire, jette le manuscrit en cours dans le brasier du camp. Abel n'a plus que le temps de regarder son manuscrit se consumer dans les flammes. Mais au lieu de désespérer, Abel, qui incarne l'archétype du survivant, retrouve néanmoins la force intérieure de recommencer :

Mais au moment même où Abel regarde fixement cette intense lumière céleste, au moment même où son être ne fait plus qu'un avec cette lumière, une grande vague brûlante se soulève en lui et l'envahit – une vague de vigueur, d'envie, une vague de création. (...) Il sait qu'il recommencera, une fois de plus, depuis le début. Manifestement, les choses sont ainsi : il lui faut toujours recommencer depuis le début, se donner à nouveau du mal, encore et toujours. Ailleurs. Dans un ailleurs toujours renouvelé⁵⁸.

Les figures de Caïn et Abel incarnent ici les deux attitudes archétypales possibles face à la situation d'internement. Quel qu'ait été le comportement des internés, le passage par le camp a profondément modifié le cours de leurs existences.

Lorsqu'ils n'ont pas été détruits par l'internement, les « *Camp Boys* » en sortent comme des « hommes nouveaux ». L'un d'eux déclare :

Après cela, il vous était impossible de devenir un bourgeois. Lorsque vous êtes séparé des usages bourgeois et que vous vous retrouvez soudain habillé comme tout le monde, vous prenez conscience de la superficialité de l'apparence sociale. Nous étions tous conscients de cela.

You can never become a bourgeois after that. When you're separated from the bourgeois customs and you suddenly find yourself dressed the same way as other people and you really see through the kind of superficiality of public life. We all said this⁵⁹.

⁵⁸ *Ibid.*, pp. 72/73.

⁵⁹ Cité par Paula J. Draper, « The Accidental Immigrants: Canada and the Interned Refugees », 2^e partie, in *Canadian Jewish Historical Society Journal* 3 (automne 1978), pp. 80-112 (citation p. 102).

Ce qui vaut pour la refonte des représentations sociales dominantes (« dés-embourgeoisement »), vaut également pour les représentations de la masculinité (« dé-virilisation »). Les « *Camp Boys* » sont sortis changés de la « maison-des-hommes » qu'étaient les camps d'internement : C'est le cas par exemple d'Alfred Bader, qui écrit dans ses mémoires à propos de ses représentations en matière d'homosexualité :

Depuis lors, j'ai beaucoup réfléchi à l'homosexualité et je ne peux comprendre l'attitude inflexible de nombreuses personnes. J'ai eu de nombreux amis homosexuels, en particulier parmi les historiens de l'art. La plupart d'entre eux sont gentils, prévenants et intelligents. Qu'importe leur orientation sexuelle, sauf peut-être qu'elle contribue à améliorer la surpopulation, qui est le problème mondial le plus grave ? La Bible condamne la sodomie, mais elle ne peut, à coup sûr, condamner l'homosexualité si elle a des causes génétiques. Il aura fallu attendre plusieurs siècles avant que les Papes n'admettent que la terre n'était pas plate, et seul un rabbin aussi déterminé que Gerchom ben Judah aura pu changer les lois concernant la polygamie. Il faudra attendre un Pape déterminé et un Premier Rabbin tout aussi déterminé en Israël pour qu'ils déclarent que l'homosexualité est un « cadeau de Dieu » et donc pas un péché. Ce qui est un « péché » en revanche, c'est d'abuser de jeunes gens...

Since then I have thought about homosexuality and cannot understand the unbending attitude of many people. I have been friends with quite a few homosexuals, particularly art historians. Many of them are kind, caring, intelligent people. What difference does their sexual preference make, except perhaps to alleviate over-population, the world's greatest problem? The Bible condemns sodomy, but surely it cannot condemn homosexuality if it is caused genetically. It took Popes several centuries to admit that the earth was not flat, and only a strong rabbi like Gershom ben Judah could change the laws concerning polygamy. It will take a strong Pope and an equally strong Chief Rabbi in Israel to declare that homosexuality is "God given" and hence not a sin. What is a "sin" is to mislead straight youngsters...⁶⁰

C'est là l'un des rares témoignages de ce que le passage par le camp d'internement a changé le système de représentations genrées.

⁶⁰ Alfred Bader, *Adventures of a Chemist Collector*, *op. cit.*, p. 30.

Malgré l'atmosphère carcérale et confinée décrite plus haut, les « *Camp Boys* » savaient qu'ils avaient dans l'ensemble été bien traités, et les exilés fuyant le totalitarisme hitlérien avaient eux-mêmes fait l'expérience que ce type d'internement n'était en aucun cas comparable à ce qui se pratiquait en Allemagne nazie. Dans son journal, Henry Kreisel écrit à propos du camp I de l'Île-aux-Noix :

Nous étions dans l'ensemble traités humainement. Ceux d'entre nous qui avaient connu les camps de concentration nazis étaient assurément en mesure de confirmer cela.

*Our treatment in the camps was, on the whole, humane. Certainly those internees who had known Nazi concentration camps could testify that fact*⁶¹.

Par la suite, les « *Camp Boys* » seront souvent confrontés à cette comparaison macabre et impossible entre leur internement et l'expérience des camps nazis, notamment lorsque apparaissent dans les années 1960 les premiers récits relatant l'expérience des camps de concentration et d'extermination. Selon Erwin Schild, lui-même ex-interné, « [l']internement de réfugiés du nazisme doit être traitée comme un événement de l'histoire juive »⁶² – à la fois absurde et tragique.

C'est dans le contexte de la Shoah que le sentiment d'impuissance des « *Camp Boys* » a certainement été le plus fort. La Shoah comme cristallisation dans la conscience collective de faits historiques – couramment appelés « Holocauste » dans le contexte nord-américain – devient l'élément structurant pour la communauté juive canadienne après-guerre. Mais la Shoah n'entre dans les consciences qu'avec

⁶¹ Henry Kreisel, « *Diary of an Internment* », in *Another Country – Writings by and about Henry Kreisel*, dir. S. Neuman, Edmonton, NeWest, 1985, pp. 14-44 (citation p. 36).

⁶² Erwin Schild, *op. cit.*, p. 40.

un « effet retard » comme le souligne Franklin Bialystock⁶³. Dans les années 1970, la Shoah devient un véritable « *marker of ethnic identification* »⁶⁴ : l'identification aux souffrances de la Shoah est à la fois considérée comme l'un des piliers de la mémoire collective et instrumentalisée par les stratégies de différenciation propres au multiculturalisme. S'identifier aux souffrances de la Shoah devient la stratégie acceptée d'affirmation de son identité (et de son unicité) ethnique dans le cadre d'une société multiculturelle. Or les exilés ont échappé à la Shoah. Dès lors, leur histoire n'a pas la même force et leur témoignage pas la même légitimité. S'ils ont survécu à l'extermination des Juifs européens par leur exil, ils n'en sont pas pour autant des quelque 20 000 « *Holocaust survivors* » qui immigrèrent au Canada à partir des années 1950 et qui ont légitimement voix au chapitre de la mémoire. Les « *Camp Boys* » en revanche ne font pas partie intégrante de cette mémoire juive-canadienne d'après-guerre. Ils n'y ont pas véritablement leur place, en raison de leur mémoire complexe et multidimensionnelle.

Primo Levi fait une distinction entre plusieurs types de silences : le silence des victimes qui ne sont plus et le silence des survivants qui ne peuvent pas raconter. Il faudrait, toutes proportions gardées, y ajouter le silence des exilés, de ceux qui sont partis à temps et qui ont, par ce biais, survécu à la Shoah – mais ils n'en sont pas pour autant des « *Holocaust survivors* ». Erwin Schild écrit,

Notre internement fut un événement mineur, écrasé par la Shoah,

*Our internment was a minor event, dwarfed by the Holocaust*⁶⁵,

comme si l'on pouvait conférer au statut de « survivant de la Shoah » une quelconque valeur morale⁶⁶. C'est aussi ce malaise qu'exprime le titre même d'un

⁶³ Franklin Bialystock, *Delayed Impact – The Holocaust and the Canadian Jewish Community*, Montréal & Kingston, McGill-Queen's University Press, 2000.

⁶⁴ *Ibid.*, p.9.

⁶⁵ Erwin Schild, « A Canadian Footnote to the Holocaust », *op. cit.*, p. 40.

article de l'ex-« *Camp Boy* » Erwin Schild : « *A Canadian Footnote to the Holocaust* ». Ainsi l'expérience dense et traumatique des réfugiés-internés ne serait qu'une simple « note de bas de page », un para-texte infrapaginal par rapport aux « grands récits » autorisés. Car le sentiment d'impuissance des « *Camp Boys* » se poursuit largement au-delà de l'internement, dans ce conflit mémoriel notamment. De même que les « résistants » ont parfois reproché à ceux qui sont allés en camp d'extermination de s'être laissé faire « tels des moutons que l'on mène à l'abattoir », les exilés ont parfois été stigmatisés pour n'avoir pas assez souffert⁶⁷. Eux qui ont réussi à faire un pied de nez au destin, sont par ailleurs les perdants de la mémoire : ils sont constitués socialement – dans leur mémoire et dans leur identité genrée – par leur impuissance.

Souvent considérés comme des immigrants modèles, dont l'assimilation aurait été parfaite, les « *Camp Boys* » ont conservé tout au long de leur vie des réseaux d'amitié informels et des pratiques commémoratives discrètes. Il faut lire à contresens la déclaration suivante d'Eric Koch :

Nous ne cultivons pas l'esprit de groupe. Nous n'appartenons pas à des clubs de vétérans, nous ne disposons pas d'associations, nous ne tenons pas de réunions de camp annuelles où, tous ensemble, nous buvons de la bière en chantant « *You'll Get Used to It* » et en nous racontant encore et toujours les mêmes anecdotes concernant ce fameux sergent-major. Quelques amitiés ont perduré, mais après la libération, la plupart d'entre nous n'ont pas ressenti le besoin de rester en contact. Même si nous reconnaissons à présent que les années passées derrière des barbelés ont pu être formatrices et que l'internement constitue un événement-clef dans nos vies, et même s'il nous arrive d'aimer échanger des souvenirs de temps en temps,

⁶⁶ Giorgio Agamben s'interroge à ce sujet : « *Why confer on extermination the prestige of the mystical?* » (*Remnants of Auschwitz – The Witness and the Archive*, trad. anglaise D. Heller-Roazen, New York, Zone Books, 1999, p. 32).

⁶⁷ L'historien états-unien d'origine juive berlinoise Peter Gay s'en indigna dans ses mémoires : « Je n'avais pas le droit de m'arroger le statut de survivant (...). J'appartenais à ceux qui ont eu de la chance. Mais je n'en avais pas moins une histoire à raconter, aussi quotidienne soit-elle » (*My German Question. Growing Up in Nazi Berlin*, New Haven, Yale University Press, 1998, p. 34).

nous avons essayé, dans les années qui ont suivi notre libération, d'oublier le camp aussi vite que possible.

We have no group feeling – we do not belong to Old Boys' Clubs, nor do we have associations, or annual camp reunions where we all get together to drink beer and sing "You'll Get Used to It", telling each other stories about the sergeant-major. A few friendships have endured, but once we were released most of us did not feel the need to keep in touch. Although we may now say that the years behind barbed wire were invaluable to our development or that internment was a key event in our lives, and although we may even enjoy exchanging reminiscences once in a while, we tried in the years that followed our release to forget camp as quickly as possible⁶⁸.

L'affirmation d'Eric Koch, qui parle ici au nom de l'ensemble de ses camarades, est paradoxale : d'un côté il refuse catégoriquement d'admettre l'existence d'un esprit d'anciens « *Boys* », de l'autre son texte est parsemé d'occurrences d'un « nous » englobant. L'identité de groupe est bien présente entre les lignes, même si elle est, par ailleurs, niée en bloc.

Si les amitiés entre « *Camp Boys* » ont perduré au gré des affinités entre personnes, les réseaux « d'anciens » et l'activité de commémoration ont été réactivées ces quinze dernières années, peut-être parce qu'avec l'âge, les ex-internés éprouaient le besoin de se souvenir. L'ouvrage d'Eric Koch – le « *Kochbuch* », livre de cuisine – est le plus ancien (il date de 1980) ; il a fait l'objet d'une réédition en livre de poche⁶⁹. Par ailleurs, nous avons pu, au gré des rencontres, mettre en évidence l'existence de réseaux commémoratifs plus informels, qu'Eric Exton décrit – de manière quelque peu idéalisée toutefois – dans ses mémoires :

Nous, les anciens « *Camp Boys* », ne nous voyons pas aussi souvent que nous le souhaiterions. Mais si l'un d'entre nous vient à avoir des problèmes – ou si nous avons vent des soucis que connaît l'un d'entre nous –, il est certain qu'une aide collective s'organisera d'une manière ou d'une autre.

⁶⁸ Eric Koch, *Deemed Suspect*, *op. cit.*, p. 256.

⁶⁹ Il a été suivi d'un documentaire télévisuel en deux parties, réalisé par Harry Rasky et diffusé en 1981 sur le réseau télévisuel de Radio Canada (Harry Rasky, *The Spies That Never Were*, *op. cit.*).

We former camp boys don't see each other as often as we'd like. But should one of us be in trouble – or get wind of anyone of us in a line of some kind – it can be counted on that combined assistance would be forthcoming in some form⁷⁰.

Ces dernières années, les liens entre anciens « *Boys* » se sont resserrés : des réunions ont été organisées⁷¹, ainsi que la publication d'une « *Ex-Internees Newsletter* » rédigée par Helmut Kallmann, dont le premier numéro est paru en septembre 1996⁷². En février 2003 paraissait le 9^e numéro, et Helmut Kallmann nous confiait alors qu'il s'agissait peut-être du dernier⁷³. Cette *Newsletter* est diffusée à une liste de contributeurs qui a grossi de manière significative au fil des numéros, signe du succès de l'entreprise et du besoin mémoriel parmi les ex-« *Camp Boys* ».

La *Newsletter*, rédigée en anglais et en allemand, a pour objectif de faire revivre « l'esprit des camps d'internement » : elle se veut représentative de l'aventure commune vécue au début des années 1940. Le ton y est vétéran : il repose sur le rappel, parfois trop allusif pour le non-initié, d'anecdotes « croustillantes » et d'exemples de camaraderie virile. Les expressions typiques du jargon des camps – « l'*Emigranto* » – y retrouvent une seconde vie, notamment au sein d'une rubrique intitulée « *Geflügelte Worte* » (adages et expressions), dont le contenu est parfaitement intraduisible, surtout lorsque est reproduit le langage fleuri des camps d'internement, comparé au jargon des marins (« *Seemannsdeutsch* »)⁷⁴. Les ex-« *Camp Boys* » se complaisent dans l'entretien d'une mémoire de vétérans, proche de

⁷⁰ Eric Exton, *Zaidie Exton's Odyssey*, Vol. 1, Toronto, Eric Exton, 1986, p. 29.

⁷¹ Dont une grande réunion pour marquer le soixantième anniversaire de l'internement le 13 mai 2000 chez Gerry Waldston à Toronto (Entretien avec Gerry Waldston, Toronto, 13/05/2004).

⁷² Archives personnelles de Helmut Kallmann, Nepean (ON), « *Ex-Internees Newsletter* », n^{os} 1-9 (septembre 1996-février 2003).

⁷³ Entretien avec Helmut Kallmann, Nepean (ON), 10/04/2003.

⁷⁴ Cf. « *Ex-Internees Newsletter* » 2 (février 1997), p. 9 ; « *Ex-Internees Newsletter* » 3 (juillet 1997), p. 7.

cette « culture de garage mécanique » décrite par Cynthia Cockburn dans son étude sur l'influence de la présence d'une femme sur la sociabilité entre hommes⁷⁵.

D'une certaine manière la chanson « *You'll Get Used to It* » [Tu vas t'y faire], écrite par Freddy Grant (Friedrich Grundland) pendant l'internement, est devenue l'hymne commémoratif des « *Camp Boys* » : Eric Koch y fait d'ailleurs allusion dans le passage cité précédemment. Par la suite, elle a connu un tel succès en Amérique du nord qu'elle a servi dans un film de guerre hollywoodien, *This Is the Navy*. Si les paroles ne brillent pas par leur qualité littéraire, elles reflètent l'atmosphère des camps :

Tu vas t'y faire, tu vas t'y faire
La première année est la pire, mais tu vas t'y faire
Tu peux crier, tu peux hurler, ils ne vont pas te libérer
Ta femme, tu ne la verras pas : ils t'ont bouclé à vie
Bien fait pour toi, Monsieur Un Tel, que n'es-tu pas naturalisé Esquimau ?
Dis-toi juste que c'est merveilleux, que tu vas aimer ça de plus en plus
Il faut bien que tu t'y fasses et quand tu t'y seras fait
Tu te sentiras aussi misérable qu'avant.

*You'll get used to it, you'll get used to it
The first year is the worst year, but you'll get used to it
You can scream and you can shout, they'll never let you out
You will never see your wife, for they locked you in for life
It serves you right, you So and So, why weren't you naturalized Eskimo
Just tell yourself, it's marvellous, you'll get to like it more and more
You've got to get used to it, and when you got used to it
You feel just as lousy as you felt before⁷⁶.*

L'allusion à un processus douloureux, qui fait mal au début mais auquel on finit par se faire, est homoérotique : il participe de cette socialisation entre hommes propre à la « maison-des-hommes » décrite plus haut.

⁷⁵ Cynthia Cockburn, *Brothers: Male Dominance and Technological Change*, Londres, Pluto Press, 1983.

⁷⁶ Cité par Michael Seyfert, *Im Niemandsland*, op. cit., p. 64.

La mémoire des « *Camp Boys* », confisquée par l'impuissance de leur parole, est ainsi réappropriée en petit comité. Les évocations de souvenirs entre vétérans, plus ou moins reconstruits pour l'occasion, sont une manière de re-viriliser la représentation de soi. Mais cette ré-appropriation ne peut se faire que dans un entre-soi (masculin). Les « *Camp Boys* » ont bien souvent caché leur internement, en particulier à leurs femmes et filles. C'est ce qu'aborde avec subtilité le documentaire de Wendy Oberlander, *Nothing to Be Written Here*. Wendy est la fille d'un ex-« *Camp Boy* », Peter Oberländer, né à Vienne en 1923. Son documentaire tente de retracer, à partir de bribes, de traces, la trajectoire hors du commun de son père et de ses camarades d'exil. Il s'agit de la vision très personnelle – presque poétique – d'une femme qui, pendant longtemps, n'a pas su ce qui était arrivé au père. La voix-off – féminine – cite le scénario-maître (le « *master narrative* » ou « grand récit ») communément associé au parcours des « *Camp Boys* », mais par un effet de distanciation dans la voix et le dispositif même du film, il introduit un doute sur le « genre » de ce « grand récit » :

Parmi les plus jeunes internés, certains se rappellent le camp comme un lieu protégé et l'internement comme une période étrange qui les sauva de l'extermination nazie. L'internement élargit leur horizon, leur prodigua une éducation de qualité, à la fois intellectuelle et sociale, qui leur permit de poursuivre de brillantes carrières.

Some of the younger internees remember camp as a safe place, a bizarre circumstance that spared them from the destruction of European Jewry. The internment expanded their horizon and provided a rich education, both academic and worldly, that enabled them to go on to rewarding careers⁷⁷.

En effet, la littérature sur les « *Camp Boys* » souligne généralement leur incroyable réussite sociale, qui leur a permis de reconquérir leur position masculine dominante dans la société canadienne d'après-guerre. Ainsi la version retenue – par

⁷⁷ Wendy Oberlander, *Nothing to Be Written Here*, documentaire, 47', Studios Vidéo In, Vancouver, 1996.

les principaux intéressés notamment – est celle de « l'heureux accident » qui a transformé le récit d'une impuissance en « *success story* » pour le pays d'accueil⁷⁸. Julius Pfeiffer souligne ainsi la réussite sociale des ses compagnons d'exil en faisant la liste de certaines des professions qu'ils ont exercées au cours de leur vie, comme si la liste incantatoire des réussites sociales impressionnantes – énoncées au pluriel – pouvait dissimuler complètement les hiatus biographiques et les brisures existentielles :

Ce groupe de moins de mille hommes a fourni au Canada un contingent impressionnant d'architectes, d'artistes, d'entrepreneurs, de chimistes, de dentistes, d'ingénieurs, d'économistes, de cinéastes, d'historiens, de journalistes, de juristes, de mathématiciens, de romanciers, de philosophes, de professeurs, de psychiatres, de chercheurs, de chefs spirituels, de sociologues, de techniciens dans les médias, et même un imprésario.

*This group of less than a thousand men supplied Canada with a contingent of architects, artists, businessmen, chemists, dentists, engineers, economists, filmmakers, historians, journalists, lawyers, mathematicians, novelists, philosophers, professors, psychiatrists, researchers, religious leaders, sociologists, electronic media executives and even an impresario*⁷⁹.

Cette réussite sociale visible, et surtout maintes fois mise en avant, ne parvient toutefois pas à cacher les hiatus divers que nous avons relevés. Tout se joue en effet dans le clivage entre le « moi public » triomphant et viril de ces « grands contributeurs à la nation-mosaïque »⁸⁰ d'une part, et un « moi privé », oscillant entre impuissance et réappropriation, de l'autre.

⁷⁸ C'est le ton de l'un des premiers articles sur le sujet : Barbara Moon, « The Welcome Enemies – The Story of the Happy Accident by Which 972 Interned Aliens Became Some of the Liveliest Immigrants Canada Ever Had », in *Macleans*, 10/02/1962, pp. 14/15 & 36-39.

⁷⁹ Julius Pfeiffer & Milly Charon, « Enemy Alien », in *New Immigrant Voices*, de M. Charon, *op. cit.*, p. 220.

⁸⁰ Sur l'importance de la représentation de la nation en termes de « mosaïque » et le rôle d'une historiographie des « grands contributeurs » (masculins), cf. Patrick Farges, « Dans les interstices de la mosaïque. Cultures et identités des exilés du nazisme au Canada, 1933-2003 », in *Labyrinthe* (2006), à paraître.